IL VEUT TOUT FAIRE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE,

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR M. COLLIN-HARLEVILLE,
DE L'INSTITUT NATIONAL.

Représentée pour la première fois sur le théâtre Louvois, le 21 Pluviôse, an XII. (11 février 1804.)

PRIX UN FRANC 20 centimes.

LUCCHESI-PALLI

A PARIS,

CHEZ Madame MASSON, Libraire-Editeur, rue de l'Echelle, n°. 558, au coin de celle de Saint-Honoré.

AN XII. (1804.)

BIBLIOTECA FRANCESCO VEZZOSI

72126

PERSONNAGES.

M. POLYMAQUE.	*M. Vigny.*
Mme. MARTEL.	*Mlle. Delille.*
LINVAL.	*M. Barbier.*
M. BONVAL.	*M. Dorsan.*
FREMONT.	*M. Valville.*
BONNIN.	*M. Closel.*
Le MUSICIEN.	*M. Picard.*
Maître JACQUES.	*M. Picard, jeune.*
Mme. ARMAND.	*Mme. Pélissier.*
FRANÇOIS.	*M. Armand.*
GUILLAUME.	
Un autre laquais.	

La scène est à Paris, chez M. Polymaque.

A PARIS, de l'Imprimerie de CLOUSIER, PÈRE et FILS, rue Saint-Jacques, N°. 30.

IL VEUT TOUT FAIRE,

COMÉDIE EPISODIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mme. ARMAND.

(*Elle range tout dans le cabinet*).

Vouloir tout faire, ô Dieu! quelle étrange manie!
Cent affaires en train, pas une de finie!
Ce bureau, par exemple, est curieux à voir;
Et mon maître s'y peint comme dans un miroir.

(*Elle parcourt tout des yeux.*)

Demandes de congé, dédicace, programme,
Billets pour le concert, placet, épithalame,
Mémoires d'ouvriers, romans *et cœtera;*
Pour des lettres, surtout, j'espère qu'en voilà.
L'une à côté de l'autre, il faut que je les range:
Quels sujets différents, et quel plaisant mélange!

(*Elle lit.*)

» Citoyen, le nommé Roch-Eloi Pigoreau
» Dans ses prétentions me semble assez modeste;
» Car c'est un simple emploi de garçon de bureau
» Qu'il vous...interrompu, mais...comme tout le reste.
» Monsieur, le respectable et digne desservant
» Dont mon ami Dubreuil vous a parlé souvent,
» Sera-t-il installé pour les fêtes de Pâques?
« A ce sujet, j'ose espérer deux mots.

» Dans votre diocèse il est peu.... — maître Jacques,
» Cette saison occupe un peu moins vos chevaux :
» Amenez-moi du foin, et surtout de la paille.
— » Ma belle, en vérité, ce rôle de l'Amour
» Semble fait comme à votre taille :
» Mais l'Amour, Flore, Hébé, tout vous sied tour-à-tour ».
Il vous mêle fermier, ministre, actrice, évêque,
Tout.

SCENE II.

Mme. ARMAND, M. POLYMAQUE.

M. POLYMAQUE, *de loin.*

Que faites-vous là ?

Mme. ARMAND.

Moi? rien, monsieur, c'est que....
J'admirais.

M. POLYMAQUE.

Oui, ceci doit étonner, je crois,
Les esprits lents, bornés, et les cerveaux étroits,
Dont une seule affaire absorbe les pensées.
Que de choses, voyez ! à la fois commencées !
C'est que j'ai l'esprit vif, le coup-d'œil vaste et prompt :
Je suis homme à mener vingt affaires de front.

Mme. ARMAND.

Et, comme je disais, à n'en finir aucune.

M. POLYMAQUE.

Plaît-il ?

Mme. ARMAND.

Il vaudrait mieux n'en entreprendre qu'une ;

M. POLYMAQUE.

Qu'une, madame Armand! j'en ai cent à finir!...

Mme. ARMAND.

Ah! finissez, bon dieu! c'est là tout mon désir.
Ces livres, ces cartons, pas un n'est à sa place.
Ce fusil, dans un coin, attend toujours la chasse
Qui n'aura jamais lieu.

M. POLYMAQUE.

Voyez donc le grand mal!
Mes concerts en sont cause.

Mme. ARMAND.

Ah! sans doute! et le bal
Empêche le concert. Ici, c'est une sphère,
Et là des instruments; tout cela, pourquoi faire?

Mme. POLYMAQUE.

Je ne fais rien, oh! non, pas même mon roman....

Mme. ARMAND.

Dont vous avez le titre....

M. POLYMAQUE.

Et presque tout le plan.

Mme. ARMAND.

Fort bien; mais déjeunez.

(On apporte le thé, et on le pose sur une table où il y a un échiquier tout dressé.)

M. POLYMAQUE.

Je vais finir ma lettre,
Tout en déjeunant....

Mme. ARMAND.

Non, je ne puis le permettre.

La lettre serait mal, et le thé serait froid ;
Déjeunez, seulement, puis vous écrirez.

M. POLYMAQUE.

Soit.

(*A madame Armand, qui veut ôter l'échiquier.*)

Déranger mes échecs !...

Mme. ARMAND.

Vos échecs !... de la sorte,
Ils restent là depuis cinq ou six jours.

M. POLYMAQUE.

Qu'importe ?
L'échec et mat est sûr.

Mme. ARMAND.

De l'embarras partout :
On ne sait où s'asseoir.

M. POLYMAQUE.

Je déjeune debout.

(*C'est ce qu'il fait.*)

Mme. ARMAND.

Vous n'avez paix ni trêve ; et toujours en haleine,
Pour mille gens, qu'au fait, vous connaissez à peine,
Vous vous donnez un mal !...qui ne vous produit rien,
Vous êtes libre, riche ; et vous pourriez si bien
Vivre tranquille, heureux !....

M. POLYMAQUE.

Oui, comme un égoïste !
Serait-il un régime et plus sot et plus triste ?
Je suis libre ! tant mieux ; j'en ai plus de loisir :
Riche ! tant mieux ; j'oblige, alors, pour mon plaisir.

Mme. ARMAND.

Et vous vous tourmentez ainsi, pour tout le monde !

M. POLYMAQUE.

Tant mieux encor : partout quand la misère abonde,
Quand les heureux du jour sont froids et négligens,
Il est à souhaiter que quelques bonnes gens
Se montrent plus actifs, empressés, secourables,
Soulagent, à l'envi, les maux de leurs semblables.
Une telle existence a bien son prix, je crois.

Mme. ARMAND.

On ne peut embrasser tant d'objets à la fois.
Et cet ancien ami de monsieur votre père,
Qui pour la pension ?....

M. POLYMAQUE.

Il l'obtiendra, j'espère.

Mme. ARMAND.

Il peut, d'un jour à l'autre, arriver,

M. POLYMAQUE.

Justement!
Tout ceci n'a qu'un mot, et sera fait avant.

Mme. ARMAND.

Mais je vous dis, monsieur....

M. POLYMAQUE, *ayant fini son déjeuner.*

Et moi, je vais vous dire
Que vous devriez bien ici vous interdire
Toute espèce d'avis et de réflexions,
Sur mes projets, mes goûts, et sur mes actions;
Enfin vous renfermer, en gouvernante sage,
Dans les soins, les détails qu'exige mon ménage.
Voilà ce que je sais, et que vous ignoriez.

Mme. ARMAND.

Allons! il faut tout voir, et se taire!

M. POLYMAQUE.

Essayez.

SCENE III.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

M. POLYMAQUE.

François!.... il a toujours l'air de tomber des nues.

FRANÇOIS.

Moi ? non.

M. POLYMAQUE.

Voyons, combien as-tu fait de bévues ?

FRANÇOIS.

Oh ! je n'en ai point fait, et j'en suis bien certain.
Et si, j'avais pourtant.... oui, j'avais ce matin
Quinze commissions, pour le moins

M. POLYMAQUE.

La première ?

Mme. ARMAND.

Oui, madame Fonrose.

FRANÇOIS.

Ah ! non, c'est la dernière.

M. POLYMAQUE.

C'est par là, justement, que j'avais commencé.

FRANÇOIS.

Je croyais bien qu'aussi c'était le plus pressé ;
Mais, après m'avoir dit, » chez madame Fonrose »,
Vous avez ajouté : » d'abord fais.... telle chose ».
Et puis, d'abord une autre, enfin toujours *d'abord :*
J'ai donc fait tout le reste avant ; avais-je tort ?

Mme. ARMAND.

Non : plutôt, ce me semble, il mérite un éloge

M. POLYMAQUE.

Ah ! sans doute ; du moins, j'aurai ce soir la loge.

FRANÇOIS.

Sûrement : vous aurez, monsieur, je vous répons,
La meilleure qui soit aux *Bouffons.*

M. POLYMAQUE.

aux *Bouffons ?*
Mais c'était à Louvois : il faut être bien bête!

FRANÇOIS.

Bête ! c'est bientôt dit. Il faudrait une tête !....
Vous m'avez bien parlé de ce *Louvois*, d'accord ;
Mais vous mêlez à çà du basson et du cor,
L'orchestre des *Bouffons* pour votre symphonie ;
Et tout cela m'a fait une.... cacophonie.

M. POLYMAQUE.

Allons ! je ne peux plus l'envoyer nulle part.

Mme. ARMAND.

Vous l'envoyez partout.

M. POLYMAQUE.

Mes lettres, par hasard,
Qu'en as-tu fait ?

FRANÇOIS.

Chacune est remise à la porte....
Excepté deux, pourtant, qu'ici je vous rapporte,
Monsieur.

M. POLYMAQUE.

Et pourquoi donc ?

FRANÇOIS.

Dame! vous oubliez....
L'adresse, seulement.

M. POLYMAQUE.

L'adresse !

FRANÇOIS.

Eh ! oui, voyez....

(*Il les lui remet.*)

Je ne savais à qui, ni comment les remettre.

Mme. ARMAND.

Ne pas mettre d'abord l'adresse à chaque lettre !

M. POLYMAQUE.

A madame Armand.)

C'est bon.

(*A François.*)

Et pour finir par le commencement,
Madame de Fonrôse ?....Eh bien, quoi ? sûrement
Tu l'auras oubliée ?

FRANÇOIS.

Oh ! jamais je n'oublie
Dans le moment j'en viens ; mais elle était sortie.

M. POLYMAQUE.

Là !...de mes rendez-vous c'est le plus important ;

Mme. ARMAND.

Et voilà ce que c'est que d'en demander tant !

FRANÇOIS.

Dame !

M. POLYMAQUE.

C'est vous, pourtant, qui me l'avez fait prendre ;
Un sot, qui n'entend rien, qui ne sait rien comprendre ;
Tandis qu'il me faudrait un valet qui volât
A mon moindre signal, et qui me devinât !....
Je sors ; car il me faut réparer ses sottises !

Mme. ARMAND.

Sortir !....mais vous savez qu'à dix heures précises,
Madame de Martel doit arriver.

M. POLYMAQUE.

Eh ! oui,
Je le sais ;

Mme. ARMAND.

Mais sa cause, on la juge aujourd'hui,
Ce matin même.

M. POLYMAQUE.

Oui dà ! pensez-vous me l'apprendre,
Ainsi que l'intérêt qu'à son sort je dois prendre ?
(*Se parlant à lui-même.*)
Ah ! si, grâce à mes soins, tu gagnes ton procès,
Du mien, auprès de toi, j'espère le succès,
Femme adorable et chère !

Mme. ARMAND, *qui écoutait.*

Alors, si cette dame,
Comme j'ai cru le voir, a su toucher votre âme.
Cet officier aussi, ne vous trouvera pas ?

M. POLYMAQUE.

Je serai de retour avant eux en tout cas ;
Je vais choisir des airs pour notre sérénade,
Puis chez mon médecin, qu'on dit un peu malade,
Chez madame Fonrose à qui j'ai bien promis ;
Delà je passerai chez deux de mes amis ;

Mme. ARMAND.

Oui ?

M. POLYMAQUE.

Tout ce monde là dans mon quartier demeure ;
Et je suis de retour dans un demi-quart-d'heure.
(*En passant devant François.*)
Imbécille !
(*Il sort.*)

SCENE IV.

Mme. ARMAND, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Imbécille ! injurier les gens !

Mme. ARMAND.

C'est qu'aussi tu n'es pas des plus intelligens.

FRANÇOIS.

Monsieur est bien facile à contenter peut-être !....

Mme. ARMAND.

Hai.... pas trop; par bonheur je suis là — mon cher maître,
Lui-même, n'est-il pas trop heureux de m'avoir ?

FRANÇOIS.

De nous avoir.

Mme. ARMAND.

Paix donc : je voudrais bien savoir
Pourquoi ce ne sont pas les gens les plus capables,
Les plus intelligents et les plus raisonnables,
Qui se trouvent partout les maîtres des maisons.

FRANÇOIS.

Tout en irait bien mieux.

Mme. ARMAND.

Eh ! oui; car supposons
Qu'au lieu de monsieur, moi seule, je commandasse :
Tout marcherait !

FRANÇOIS.

Alors, monsieur, prenant ma place....

Mme. ARMAND.

Allons, François, va-t-en.

SCENE V.

Mme. ARMAND, Mme. MARTEL.

Mme. MARTEL.

Bonjour, madame Armand.

Mme. ARMAND.

Madame....

Mme. MARTEL.

Et votre maître ?

Mme. ARMAND.

Eh mais.... en ce moment,
Il est sorti.

Mme. MARTEL.

Sorti !.... vous riez, je suppose ?

Mme. ARMAND.

Non. Il s'est rappelé tout-à-coup quelque chose ;
Et puis, il est parti comme un éclair.

Mme. MARTEL.

O ciel !
Il aurait oublié le point essentiel ?

Mme. ARMAND.

C'est ce qu'il fait souvent. Il va rentrer, j'espère.

Mme. MARTEL.

Quoi ? nous avons ensemble une démarche à faire,
Rendez-vous important, et d'où dépend mon sort ;
L'heure approche ; j'accours, et sans m'attendre, il sort !

Mme. ARMAND.

C'est bien ce que j'ai dit ; mais bon ! rien ne l'arrête ;
Mon cher maître a toujours tant d'affaires en tête !

Mme. MARTEL.

J'ai cru que celle-ci l'avait intéressé;
Et je le crois encore : il s'est trop empressé.....
On vient; c'est lui, sans doute.....

SCENE VI.

LES MÊMES, LINVAL.

LINVAL.

A votre air de surprise,
Je devine..... avouez, madame, avec franchise,
Oui, que vous espériez ici voir arriver,
Au lieu de moi, quelqu'un que je croyais trouver.

Mme. MARTEL.

Il est bien vrai, monsieur.

LINVAL.

Ce manque de parole
Doit m'affliger pour vous; mais, moi, je m'en console.

Mme. ARMAND.

Oh! monsieur va rentrer bientôt, certainement;
Car il me la bien dit.

LINVAL.

Allons, madame Armand....
Nous l'attendons; pour nous point de cérémonie:
Madame et moi, saurons nous tenir compagnie.

Mme. ARMAND.

Alors je vais rentrer, et donner mon coup-d'œil,
Dans toute la maison; car soit dit sans orgueil....

Mme. MARTEL, *souriant.*

Oh ! oui, votre coup-d'œil vaut au moins l'œil du maître.

Mme. ARMAND, *avec une profonde révérence.*

Madame !.....

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

Mme. MARTEL, LINVAL.

LINVAL.

A ce trait-là, je sais le reconnaître.
Attendons.

Mme. MARTEL.

Moi, j'y compte, ayant un rendez-vous.

LINVAL.

Ne vous y fiez pas : car tenez, entre nous,
En voilà déjà trois que notre ami me donne,
Sans jamais s'y trouver ; mais quoi ? je lui pardonne ;
Car, si je compte bien, voilà trois fois aussi,
Qu'au lieu de lui, c'est vous que je rencontre ici.

Mme. MARTEL.

Polymaque est sincère ; et puis, je me rappelle
L'accent, la bonne grâce, et la chaleur de zèle,
Avec laquelle, un jour, devant mille témoins,
Il m'offrit, me voua ses services, ses soins.
Cette amitié depuis, ne s'est point rallentie :
Encore moins, monsieur, s'est-elle démentie.
Jusqu'à m'abandonner en ce péril urgent ;
Cela n'est pas possible.

LINVAL.

Il est fort obligeant.
Il me l'a bien prouvé ; car enfin, c'est lui-même,

Comme je vous l'ai dit, qui d'une ardeur extrême,
M'a, pour ce régiment où je n'aspirais pas,
Obligé d'accepter son crédit et ses pas;
Et m'a presque enlevé... car tel est son caprice,
A des amis puissants qui m'offraient leur service.

Mme. MARTEL.

Et, pour ce régiment, avez-vous quelque espoir?

LINVAL.

Mais oui; je crois, d'abord, avoir fait mon devoir,
Et m'être un peu montré: mais il est difficile
De se faire, à-présent, distinguer entre mille:
Cela ne gâte rien d'avoir quelques amis.
Polymaque..., du moins il me l'a bien promis,
A dû voir le ministre; et j'attends sa réponse.
Mais vous, madame?.. eh! oui, je ne sais quoi m'annonce...
Vous semblez inquiète.

Mme. MARTEL.

Un peu, je l'avoûrai.
L'heure avance, et je crains...

LINVAL.

Ne pas être rentré!
Votre cause est, je sais, d'une grande importance.

Mme. MARTEL.

Oui, du succès dépend toute mon existence,
On me juge aujourd'hui, ce matin même...

LINVAL.

Eh! quoi?
Ce matin? indiscret! et je parlais de moi!

Mme. MARTEL.

Rien de plus naturel; car c'est-là votre cause.

LINVAL.

O Dieu!... si je pouvais, madame, en quelque chose!...

Disposez

Disposez de mes soins ; faites-moi cet honneur :
Vous obliger, pour moi serait un grand bonheur.

Mme. MARTEL.

Mille grâces ; croyez que ma reconnaissance...

LINVAL.

Je ne suis pas encor bien vieille connaissance :
Mais quoi ? ce peu de jours, ces entretiens si doux,
Que l'oubli d'un ami me ménage avec vous,
M'ont suffi pour juger un cœur tel que le vôtre ;
Nos pères n'étaient pas étrangers l'un à l'autre..
Tout cela m'eût donné le droit de vous servir ;
Mais l'heureux Polymaque a su me prévenir.

Mme. MARTEL.

Il est certain..... pour moi son zèle sollicite,
Aux Juges, avec lui, je vais rendre visite ;
Vous sentez que je dois me reposer sur lui.

LINVAL.

Je suis loin d'usurper jamais les droits d'autrui,
Car il en a peut-être... et l'espoir de vous plaire...

Mme. MARTEL, *un peu froidement.*

D'une bonne action il trouve le salaire
Dans cette action même, et n'a point d'autre espoir :
Je ne vois rien de plus, et je ne veux rien voir.

LINVAL.

Polymaque est loyal et généreux, sans doute ;
Mais, à vous obliger quelque douceur qu'on goûte,
Tel pourrait n'être pas si désintéressé ;
Madame, je l'avoue :

Mme. MARTEL.

Hélas ! ce que je sai,
C'est qu'il ne paraît point, que je vais manquer l'heure..

LINVAL.

Quel homme !.. est-ce bien loin que ce Juge demeure ?

Mme. MARTEL.

Mais non, place Vendôme... Alors, plus que jamais
Mon adversaire va...

LINVAL.

Votre adversaire ?... Et mais...
On le nomme ?

Mme MARTEL.

Belfond.

LINVAL.

Ah ! je crois le connaître.
(*A part.*)
Si j'allais le trouver !.., il m'entendrait, peut-être.
(*Haut.*)
On le dit honnête-homme, et d'un esprit très-doux ;
Je suis fort étonné qu'il plaide contre vous.

Mme. MARTEL.

Mais, nous plaidons de loin ; je lui suis inconnue.

LINVAL.

Je crois bien, en effet, qu'il ne vous a point vue,
Madame ; cependant, n'osant plus vous offrir
Mes services, alors pour moi je vais courir.

Mme. MARTEL, *en souriant.*

Vous ferez bien, monsieur ; car moi, je vous déclare
Que de mon protecteur pour long-temps je m'empare.

LINVAL.

Hé bien, si je ne puis le seconder ; du moins,
Je ne veux pas ici vous disputer ses soins.
(*A part.*)
Voyons son adversaire ; employons tout mon zèle ;

Heureux, ah ! trop heureux de m'oublier pour elle !

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

Mme, MARTEL, *seule.*

Ce jeune homme est vraiment aimable, intéressant:
Avec l'air noble et fier, son maintien est décent.
Je refuse, à regret, ses offres de services ;
C'est ainsi que souvent on fait des sacrifices.
Mais accepter ses soins, serait presque un affront
Pour celui.....

(*Regardant du côté par où Linval est sorti.*)

Cependant, il eût été plus prompt.
A ce retard, enfin, je ne puis rien comprendre.

SCENE IX.

Mme. MARTEL, M. POLYMAQUE.

M. POLYMAQUE, *un mémoire à la main.*

Ah ! madame pardon ; je vous ai fait attendre.

Mme. MARTEL.

Mais oui, je commençais à m'impatienter.

M. POLYMAQUE.

Et cependant, pour vous j'avais su tout quitter.
Et d'abord vous saurez que je vous sacrifie
Deux autres rendez-vous, et mon cours de chimie.

Mme. MARTEL.

Ah ! vous êtes trop bon.

M. POLYMAQUE.

Un singulier hasard,

A causé, malgré moi, ce moment de retard;
Et vous allez, vous-même.. oh! c'est une aventure!...

Mme. MARTEL.

Que vous me conterez fort bien dans la voiture:
Partons, l'heure nous presse.

M. POLYMAQUE.

Ah! de grâce, un instant:
Je veux écrire un mot.

Mme. MARTEL.

Le Rapporteur attend.

M. POLYMAQUE, *s'asseyant à son bureau.*

C'est un bout de placet....

Mme. MARTEL.

Pour lui?

M. POLYMAQUE.

Non; c'est, madame,
Pour la plus malheureuse et la plus digne femme!...

Mme. MARTEL.

C'est pour une autre?

M. POLYMAQUE.

Hélas! si vous saviez!....

Mme. MARTEL.

Je sais
Que je perds tout, monsieur, si je perds mon procès.

M. POLYMAQUE.

Oh! vous le gagnerez: pensez-vous que je craigne?
Je veux faire placer son cadet à Compiegne.

Mme. MARTEL.

Vous m'abandonnez donc?

M. POLYMAQUE.

Moi, madame ! ah ! jamais.

(*Il écrit.*)

» Oui, citoyen ministre, oui, je le signerais,
» Et même de mon sang : nul être, dans la France ;
» N'a plus de droits sans doute à votre bienfaisance. »

Mme. MARTEL.

Et mon bonheur ainsi vous touche ?

M. POLYMAQUE, *s'interrompant.*

Il m'est sacré.

Mais, cette femme enfin,

(*Il retourne à son placet.*)

Mme. MARTEL.

Eh quoi ! je n'obtiendrai ?..

(*A part.*)

Il ne m'écoute pas.

De grâce partons vite.

Mais monsieur !..

(*A mi-voix.*)

Seule, alors, je ferai ma visite.

(*Elle sort, sans que M. Pol. s'en aperçoive.*)

SCENE X.

M. POLYMAQUE, *seul.*

Oh ! cela n'a qu'un mot.

(*Il écrit.*)

» L'enfant dont il s'agit,
« Est un garçon charmant. »

(*S'interrompant, et croyant que mad. Martel est-là.*)

Sa mère me l'a dit.

(*Se retournant.*)

Mais que vous êtes bonne !....

(*Voyant qu'elle n'est plus là.*)

O ciel !

(*Il se lève et va jusqu'à la porte.*)

Elle est sortie !

Quand ma pétition était presque finie !
Je suis sûr qu'elle part un quart-d'heure trop tôt.
Mais n'importe, courons sur ses pas, il le faut ;
Qui doit plus me toucher que ce qui l'intéresse ?
Laissons tout, et volons.

(*Il va pour sortir.*)

SCENE XI.

M. POLYMAQUE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Une lettre qui presse.

Dit-on, monsieur,

M. POLYMAQUE.

Qui presse ? Ah ! voyons.

(*Il ouvre et lit.*)

Justement,

Lettre importante ; il faut répondre, et promptement.
Mais, madame Martel...

(*Il lui vient une idée.*)

Ah !

(*A Guillaume.*)

Demeure.

(*Il écrit debout, sur un coin de la cheminée.*)

Guillaume !

GUILLAUME.

Monsieur !

M. POLYMAQUE.

Porte à l'instant ceci place Vendôme,
Je te suivrai de près, je veux finir...

GUILLAUME.

J'entens.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

M. POLYMAQUE, *seul.*

Ce mot au rapporteur va me donner du tems.

(*Il relit la lettre qu'il a reçue.*)

Ce digne desservant ! en effet, je l'oublie.
Ma lettre à son évêque, elle n'est point finie.

(*Il cherche dans ses papiers cette lettre à l'évêque.*)

Achevons-là, je veux l'envoyer aujourd'hui :
Il peut compter sur moi ; car je suis tout à lui.

(*Il relit sa lettre à l'évêque.*)

» Dans votre Diocèse... » ah ! bon, je continue :

(*Il écrit.*)

» Il est peu de sujets comparables à lui,
» Comme son bon esprit, sa foi vous est connue :
» O vertueux prélat ! vous savez qu'aujourd'hui
» De ministres zélés, le nombre diminue. »
Je me sens inspiré ; vraiment, ce sujet-là
M'enflamme.... eh bien, voyez ! on m'interrompt déjà.

SCENE XIII.

M. POLYMAQUE, un Laquais *à grande livrée.*

M. POLYMAQUE.

Que me veut-on ?

LE LAQUAIS.

Monsieur, pardon, je vous supplie ;
C'est de mademoiselle....

M. POLYMAQUE.

Ah, ah ! de Rosalie !
Donnez :

(*Il ouvre.*)

Pour ces couplets elle m'a demandés !
Mais je m'en vais les faire à l'instant ; attendez.

(*Le laquais va dans l'antichambre.*)

SCENE XIV.

M. POLYMAQUE, *seul.*

Etourdi ! de sa sœur c'est aujourd'hui la fête !
Il est essentiel que ma chanson soit prête ;
C'est pour ce soir, allons....

(*Ici M. Bonval entre sans être vu, et écoute de loin.*)

Quel air ? *Le petit mot ?*
Non, elle chante bien le *Petit matelot.*

(*Il fredonne cet air, puis il compose et écrit.*)

Amis, je veux chanter pour Nice,
Ces couplets qu'amour me dicta :
Fêtons un jour l'aimable actrice,
» Qui tant de soirs nous enchanta, (*bis.*)

(*Il répète ce vers.*)

» Fêtons un jour l'aimable actrice..... «
Et ma lettre à l'évêque : oh ! je veux qu'elle parte !
Finissons, de mon but jamais je ne m'écarte.

M. BONVAL.

Non, jamais.

(*Polymaque se remet à sa lettre.*)

M. POLYMAQUE.

» Tous les vœux pour lui sont réunis :
» C'est un digne pasteur qu'attendent ses brebis. »
Ces mots le toucheront.—Ce laquais, quand j'y pense,
Il est là ; Rosalie est d'une impatience !....
(*Il tient d'une main la lettre à l'évêque, et de l'autre les couplets.*)
Il ne faut plusqu'un mot à ma lettre ;... et pourtant,
Ces trois couplets seraient l'ouvrage d'un instant.

SCENE XV.

M. POLYMAQUE, M. BONVAL.

M. BONVAL, *partant d'un éclat de rire.*

Je n'y peux plus tenir.

M. POLYMAQUE.

C'est vous, mon ancien maître :
Vous, à Paris !

M. BONVAL.

Oui, moi, trop indiscret peut-être,
J'écoutais, admirant comme on entremêlait
Et la lettre à l'évêque, et le petit couplet.

M. POLYMAQUE.

Oh ! c'est que, par hasard, je....

M. BONVAL.

Ce plaisant mélange
A tout autre que moi, pourrait sembler étrange :
Moi, je t'ai reconnu. Mais au fait, mon ami :
Mon affaire ? voilà ce qui m'attire ici.
Ma demande, je crois, est justement fondée,
Voyons, ma pension sera-t-elle accordée ?

M. POLYMAQUE.

Mais..... pas encore.

M. BONVAL.

Oh ! dieu ! depuis six mois entiers,
Je t'ai, de ma province, envoyé mes papiers :
Le succès, disais-tu, paraîssait infaillible ;
Il ne fallait qu'un mot : comment est-il possible ?...

M. POLYMAQUE.

Oh ! j'espère toujours.... je suis sûr, en effet;....
Mais j'attendais l'instant...

M. BONVAL.

Allons, tu n'as rien fait.
C'est ce que j'avais craint, d'après ton long silence,
Dieu sait comme, là bas, je perdais patience !
D'incertitude, au moins, me voilà délivré ;
Et j'agirai moi-même....

M. POLYMAQUE.

Oh ! je prétends, j'irai....

M. BONVAL.

Non. Je ne me plains point ; voilà bien ton système :
Tu traites, Polymaque, autrui comme toi-même.

M. POLYMAQUE.

En quoi ?.... je ne vois pas....

M. BONNAL.

Tu sais que je suis franc :
Vieil ami de ton père, et presque ton parent,
Je t'observai long-tems, je dois te bien connaître ;
J'ai même eu le plaisir de te servir de maître.

M. POLYMAQUE.

Ah ! vous fûtes trop bon : jamais, je vous promets,
Je n'oublirai....

M. BONVAL.

Pour moi ; je n'oublirai jamais,
Comment ton caractère, ami, dès ton enfance,
Perçait à tous momens, et s'annonçait d'avance.
Ton esprit, qui sur rien ne pouvait se fixer,
Dès-lors, comme aujourd'hui, voulant tout embrasser,
Manquait tout. Le latin,... tout bas je puis le dire,
Tu l'appris à demi ; le grec, tu sais le lire.

M. POLYMAQUE.

Eh mais, mon cher Bonval, vous ne me passez rien ;
Vous en avez le droit aujourd'hui, j'en convien.

M. BONVAL.

Depuis, à mille objets, à la fois, tu t'appliques :
Langues, dessin, beaux-arts, danse, mathématiques,
Armes, musique, lois, et botanique et vers...
Et que résulte-t-il de ces travaux divers ?
C'est que tu ne sais rien parfaitement.

M. POLYMAQUE.

Peut-être :
Mais enfin, ce désir d'apprendre et de connaître,
Cette inquiète ardeur qu'en moi vous condamnez,
Est naturelle ; eh ! oui, nos jours sont si bornés !
Il faut bien se hâter d'effleurer les sciences,
De saisir comme au vol diverses connaissances ;
Et c'est ce que j'ai fait : je sais de tout un peu.

M. BONVAL.

Presque rien, c'est-à-dire ; et tu te fais un jeu
D'aller sans cesse, au gré de ton inquiétude,
Eparpiller tes soins, ton esprit, ton étude.

M. POLYMAQUE.

Que voulez-vous ? chacun a son genre, son goût
Est-ce ma faute, à moi, si je suis propre à tout.

M. BONVAL.

C'est souvent un écueil, qu'un esprit trop flexible.
Quand on embrasse tout, il est presque impossible
De réussir à rien. On ne peut tout savoir ;
On n'a qu'un vrai talent.... trop heureux de l'avoir !
Briller en tout, chimère ! elle a pu te séduire,
Mais....

M. POLYMAQUE.

Je ne prétends pas exceller, mais m'instruire,
Ou plutôt m'amuser. Même encor tous les jours,
Je m'exerce, j'apprends ; tenez, je suis trois Cours,
Chimie, Astronomie, Anatomie ; et même,
Je me suis abonné, hier, pour un quatrième,
Oui, celui de Lecture.

M. BONVAL.

Ah ! quatre Cours, bon dieu !
Je ne m'étonne plus, d'après un tel aveu,
Que mon affaire encor n'ait pas été finie.
Oh ! rends-moi mes papiers. Comment ! à la manie
D'offrir tes soins, ton zèle à l'univers entier,
Polymaque, tu joins celle d'étudier !

M. POLYMAQUE.

C'est un jeu ; tour-à-tour, j'étudie et j'oblige ;
L'un me distrait de l'autre. Obliger ! ah ! que dis-je ?
Envers vous, mon ami, rien ne peut m'excuser.
Mais quel autre que vous a droit de m'accuser ?
De services, de soins je ne fais point commerce ;
Ce n'est pas, après tout, un état que j'exerce....

M. BONVAL.

Pas un état ! eh ! mais, tu t'es fait protecteur,
Solliciteur, prôneur, et surtout prometteur :
Tu t'es créé, toi-même, un vaste ministère.
Tout cela, qui d'abord n'était que volontaire,

Quand tu t'en es chargé, devient un vrai devoir.
Envers ces mille gens dont tu nourris l'espoir.
Ce zèle ardent, qui tous à la fois les embrasse,
Souvent d'un ami sûr, vient usurper la place;
Et si tu ne sers pas ces protégés nombreux,
Tu les as donc trompés, les pauvres malheureux!....
Mais trève à la morale; et de ta négligence,
Mon cher, que ce soit là mon unique vengeance.

M. POLYMAQUE.

Vous vous vengez, sans doute, avec trop de douceur.
Mais qui vient?

SCENE XVI.

LES MÊMES, BONNIN.

BONNIN, *avec l'air assez gauche.*

Je le vois, je dérange monsieur.

M. POLYMAQUE, *à demi-voix.*

Peut-être.

BONNIN.

Je vous fais mon humble révérence,

M. BONVAL, *bas à M. Polymaque.*

Nouveau solliciteur, suivant toute apparence.

M. POLYMAQUE, *bas à M. Bonval.*

Probablement.

(*A Bonnin.*)

Monsieur, ne pourrait-on savoir....
Quel sujet?

BONNIN.

Mais je viens pour remplir un devoir,
Et pour vous assurer de ma reconnaissance.

M. POLYMAQUE.

De quoi donc, par hasard ? je n'ai point connaissance...

BONNIN.

Ah! oui, vous obligez sans connaître les gens.
Et vous avez écrit des mots... bien obligeans
Pour votre serviteur. Je n'osais pas moi-même....
Mais quoi ? vous avez eu la complaisance extrême
De faire un beau placet, que vous avez remis
Au cousin du neveu de l'un de mes amis,
Qui, pour moi, l'autre jour, vous en fit la prière,
Pour être Receveur, monsieur, à la Barrière.

M. POLYMAQUE.

Oui, j'ai, je m'en souviens, demandé cet emploi
Pour un fort bon sujet, dit-on.

BONNIN.

Monsieur, c'est moi,
Bonnin. Sans vanité, je crois, je puis bien dire
Que j'ai tout ce qu'il faut pour l'état; je sais lire.
J'ai bien étudié distances et tarif,
Les centimes surtout; je suis fort, leste, actif;
J'aurai bon pied, bon œil; quoique la foule abonde,
N'importe : je serai poli pour tout le monde,
En prenant leur argent : puis j'ai toujours été
Honnête homme; à présent, c'est une rareté.

M. BONVAL, *à Bonnin.*

En effet, mon ami; je vous en félicite.

M. POLYMAQUE, *à part.*

Quel est ce nigaud là, pour qui je sollicite ?

SCENE XVII.

LES MÊMES, FREMONT.

M. POLYMAQUE, *à Fremont.*

C'est vous, Fremont?

FREMONT.

Oui, moi, qui suis très-mécontent.

M. POLYMAQUE.

Et pourquoi donc?....

FREMONT.

Pourquoi? j'apprends, et dans l'instant,
Une nouvelle triste, et des plus singulières.
Je postule un emploi, Receveur aux Barrières,
On me présente à vous; vous me faites accueil,
Monsieur; nous conversons, et soit dit sans orgueil,
Je vous conviens, enfin vous m'offrez une lettre
Pour ces messieurs; j'accepte et je cours la remettre,
Et l'on m'apprend d'abord... quoi? que ce même emploi
Vous l'avez demandé pour un autre que moi.

M. POLYMAQUE.

Quoi! se peut-il? eh oui... j'ignore, je l'avoue,
Comment celà s'est fait.

FREMONT.

Le bon tour qu'on me joue!

M. BONVAL.

Ah! demander pour deux le même objet!... ce trait
De toi, cher Polymaque, était digne en effet.
Cela doit t'arriver assez souvent, je pense:
Adieu; de te servir, pour moi, je te dispense,

Oui je reviens chercher mes titres dès demain ;
Et j'espère obtenir ma pension, enfin...

(*En souriant.*)

Si pour un autre, au moins, tu ne l'as demandée.

M. POLYMAQUE, *en le reconduisant.*

Oh ! votre affaire est sûre, et n'est que retardée.

(*M. Bonval sort.*)

SCENE XVIII.

M. POLYMAQUE, FREMONT, BONNIN.

FREMONT.

Ce protégé, pour qui je suis abandonné,
Est, à ce qu'on m'a dit, médiocre, borné.

BONNIN.

Médiocre, monsieur ? vous parlez sans connaître ;
C'est moi dont il s'agit.

FREMONT.

Ma foi, cela peut être,
Mais....

BONNIN.

Borné ! chacun a ses talents, ses moyens,
Tout-à-l'heure, à monsieur, je déduisais les miens.

FREMONT, *à Bonnin.*

Savez-vous qui je suis ? fils d'un maître d'Ecole,
J'ai, dès mes jeunes ans, appris le protocole
De la civilité, des calculs, du lutrin ;
J'ai même, j'ose dire, eu six mois de latin.
Puis, j'ai su me pousser, j'ai rempli plus d'un poste ;
Oui,

Oui, garçon de bureau de la petite poste,
Tour à tour, rat de cave, afficheur, clerc d'huissier ;
Dans la milice, enfin, presque bas-officier :
Après avoir fourni cette longue carrière,
On peut bien commander en chef une Barrière.

BONNIN.

Moi, je n'ai rien été ; mais j'en serai plus frais :
De mon endroit ici, j'arrive tout exprès.

FREMONT.

Et voilà le rival que monsieur me préfère !

M. POLYMAQUE.

Ecoutez....

M. FREMONT.

Je suivrai moi-même mon affaire.
Je ne m'aveugle point. Le poste est très-brigué,
Et j'ai des concurrents d'un talent distingué.
Mais j'ai mes protecteurs : d'abord, plus d'une dame,
Pour moi dans ce moment, et pour moi seul réclame,
Des gens du plus haut rang y prennent intérêt ;
Je ne m'explique point ; en un mot, tout est prêt.
Nous verrons si votre homme aura la préférence.

BONNIN.

Moi, je n'ai que monsieur ; et j'ai bonne espérance.

M. POLYMAQUE, *à Fremont.*

Vous avez de l'humeur, et cela ne vaut rien.
Ayez d'autres appuis, sans renoncer au mien :
Je veux absolument, Fremont, vous être utile :
Je puis suffire à tout ; allez, soyez tranquille ;
(*A Bonnin.*) (*à tous deux.*)
Et vous aussi, mon cher. Je comblerai vos vœux :
Au lieu d'une barrière, hé bien, j'en aurai deux.

FREMONT.

Fiez-vous y ! courir tout à la fois deux lièvres !

M. POLYMAQUE, *d'un ton solennel.*

Fremont ! je vous promets la barrière de Sèvres,
(*A Bonnin.*)
A vous, celle du Trône : ainsi donc, séparés,
Nous verrons si delà vous vous querellerez.

M. FREMONT.

En ce cas là j'y compte.

BONNIN.

A moi, celle du Trône !
Ah ! monsieur ! est-ce heureux ? je suis natif de Beaune,
Je verrai bien souvent des gens de mon pays.

M. POLYMAQUE.

Soit : adieu, car je suis très-pressé, mes amis.

BONNIN.

Nous allons donc tous deux avoir le même grade,
Mon camarade !

FREMONT.

Eh mais... moi, votre camarade ?

BONNIN.

Vous verrez, vous verrez qu'on n'est pas si borné.
(*Il va devant.*)

M. FREMONT.

Allez, allez ! à Beaune, on voit bien qu'il est né.

M. POLYMAQUE, *seul.*

Ah ! je suis libre enfin : il faut que j'en profite,
Chez notre Rapporteur, on m'attend ; allons vite.
(*Il appelle.*)
Madame Armand !

SCENE XIX.

M. POLYMAQUE, Mme. ARMAND.

Mme. ARMAND.

Monsieur !

M. POLYMAQUE.

Je vais sortir.

Mme. ARMAND.

Enfin !

M. POLYMAQUE.

N'oubliez pas surtout le concert de demain.

Mme. ARMAND.

Eh non.

M. POLYMAQUE.

Dans le salon que tout soit à sa place.

Mme. ARMAND.

Eh ! oui : — mais ce laquais que faut-il que j'en fasse ?

M. POLYMAQUE.

Oh, ciel ! et je n'ai pas achevé ces couplets !
Mais d'ici, chez le juge, oui, je les aurai faits,
Je porterai cela moi-même à Rosalie :
Elle l'aura ce soir ; car jamais je n'oublie.

(*Il sort, puis se retourne.*)

Songez....

Mme. ARMAND.

Je songe à tout.

(*M. Polymaque sort.*)

SCENE XX.

Mme. ARMAND, *seule.*

Enfin, il est sorti!
Il a bien de la peine à prendre son parti.
Cette dame Martel était bien en colère :
Voyez! il est pourtant curieux de lui plaire :
Quel homme!.... on vient; ah dieu! c'est le Musicien.
Encore un rendez-vous qui va manquer : eh bien!
Monsieur, jamais n'oublie!

SCENE XXI.

Mme. ARMAND, LE MUSICIEN.

LE MUSICIEN.

Ainsi donc votre maître
Est encore sorti?

Mme. ARMAND.

Vous l'aurez vu peut-être?

LE MUSICIEN.

Oui, je l'ai vu monter en voiture : soudain
Il a fait une fugue; et moi, j'appelle en vain....

Mme. ARMAND.

L'attendrez-vous?

LE MUSICIEN.

Qui! moi? dans le feu du génie!
Je ferais d'ici là toute une symphonie.
J'ai deux motifs.... avec votre permission,
Je viens chercher ici....

Mme. ARMAND.

Quoi ?

LE MUSICIEN.

Ma partition.

Mme. ARMAND.

Votre partiti....

LE MUSICIEN.

Oui, mon opéra, vous dis-je,
Que l'on va répéter; et c'est un vrai prodige.

Mme. ARMAND.

Ah, ah!

LE MUSICIEN.

Voilà deux mois, que monsieur m'a promis
De le faire connaître à d'illustres amis
Dignes de le sentir. Car de telles merveilles
Veulent des connaisseurs, et surtout des oreilles.
Il me faudrait des voix, un orchestre choisi.
Ma musique est d'un genre, inconnu jusqu'ici :
C'est le chant idéal; du sublime et du tendre,
Du badin, du terrible; il ne faut que l'entendre.
Votre maître m'oublie, et tout Paris m'attend.

Mme. ARMAND.

Pardon..., c'est que monsieur n'a pas toujours l'instant...

LE MUSICIEN.

Dieux! n'avoir pas le temps d'écouter mon ouvrage!
Un opéra sublime essuierait cet outrage !

Mme. ARMAND.

Je n'ai pas dit cela, monsieur, pour vous fâcher.

LE MUSICIEN.

Pas l'instant !.... mais partout, ici, je vais chercher....
Si je l'avais perdu, quel serait mon refuge ?
Aidez-moi.

Mme. ARMAND.

Volontiers.

LE MUSICIEN.

Son titre est le *Déluge*.
Ce sujet vous étonne ; on l'avait proposé

(*Il ôte son chapeau.*)

A notre illustre Gluck ;

(*Remettant son chapeau.*)

Mais Gluck n'a pas osé.
Les paroles, ici, ne valent rien peut-être ;
N'importe ; puis, l'auteur est mort; je suis seul maître ;
Je taille, rogne, allonge, au gré de mes souhaits.
Je fais aussi des vers, quelquefois j'en défais ;
Mais à propos, monsieur m'a promis des poëmes ;
Car nous ne pouvons pas faire tout par nous-mêmes.
Mon *Déluge*, vraiment vous surprendra.

Mme. ARMAND.

Pourtant,
Comment peut-on dépeindre un *Déluge*, en chantant?

LE MUSICIEN.

Voilà le fin de l'art ; et c'est là que je brille;
Oui, l'onde qui mugit, la flamme qui pétille,
L'éclair qui luit, la nuit, l'aurore, *et cætera*,
Avec des notes, moi, j'exprime tout cela.

Mme. ARMAND.

Avec des notes ?

LE MUSICIEN.

Oui ; tenez, mon ouverture
Peint le craquement sourd de toute la nature ;
Au premier acte, effroi, stupeur, calme profond,
La basse continue ; hon... hon... acte second,

Je fais ouvrir du ciel, toutes les cataractes ;
Timbales et trombone; au trois... car j'ai cinq actes,
De longs gémissements, des cris, en sol mineur ;
Au quatre... tout s'abîme ; et cela fait un chœur!...
Au cinquième un *solo* de Noé patriarche :
Les eaux sont mon théâtre, et mon dénouement l'Arche.

Mme. ARMAND.

C'est l'Arche de Noé.

LE MUSICIEN.

Mon style ténébreux
A partout la couleur de mon sujet affreux.
J'ai du sombre Poussin, mis en chant le chef-d'œuvre,
Noté les sifflements de la souple couleuvre,
Qui sut s'entrelacer avec deux lourds Dauphins
Etonnés de nager sur les monts Apennins.

Mme. ARMAND.

Ah! mon dieu! des poissons au haut d'une montagne!

LE MUSICIEN.

Les eaux montent au ciel ; et je les accompagne
D'un petit fifre en *ut*!... enfin, madame, j'ai,
Pendant toute ma pièce, un cahos obligé.

Mme. ARMAND.

Des cahos!

SCENE XXII.

LES MÊMES, Maître JACQUES.

Mme. ARMAND.

Ah! c'est vous, maître Jacque?

Maître JACQUES.

Oui, morguienne!
On ne vient point nous voir, il faut bien que je vienne.

Mme. ARMAND.

Et quoi donc de nouveau?

Maître JACQUES.

Ce que j'avais prédit.
Depuis bientôt deux ans, monsieur toujours écrit
Qu'il viendra, qu'il arrive avec son architecte!
Bah!.... je le chéris, moi, beaucoup, je le respecte,
Mais ce qu'il dit, souvent, monsieur ne le fait pas:
Il n'est point venu donc; et ma ferme est à bas.

Mme. ARMAND.

A bas!

Maître JACQUES.

Ou peu s'en faut.

Mme. ARMAND.

Des affaires des autres
Nous occuper toujours, ainsi, jamais des nôtres

Maître JACQUES.

C'est ce que je disais.

LE MUSICIEN, *toujours cherchant sa partition.*

Je vois trop aujourd'hui
Qu'il ne songe pas même aux affaires d'autrui.

Maître JACQUES.

Là, voyez donc! laisser s'écrouler une ferme!
Si je ne l'avais pas attendu de pied ferme,
J'aurais mis les maçons.

LE MUSICIEN.

Des maçons! nobles soins!
Eh! qu'importe une ferme ou de plus ou de moins?

Maître JACQUES.

Bah!

LE MUSICIEN.

Le plus grand malheur, c'est qu'un opéra tombe.
Comme, en sons dégradés, roucoule ma colombe !

(*Il l'imite.*)

Maître JACQUES.

Eh ! oui, le colombier se dégrade en effet.

(*Le Musicien considère maître Jacques.*)

Si vous saviez quel tort les derniers vents ont fait !
Découvrir tous les toits, ébranler les charpentes,
Renverser tout....

LE MUSICIEN.

Voilà des images frappantes.
J'avais, dans l'ouverture, oublié l'ouragan.

(*Il tire de sa poche du papier réglé, s'assied au bureau, et regardant fixement maître Jacques.*)

Eh bien?

Maître JACQUES.

Un jour a fait plus de dégâts qu'un an.

LE MUSICIEN.

Bravo !

(*Il écrit.*)

Maître JACQUES.

C'était un bruit, le jour de Saint Silvestre,
Une tempête horrible....

LE MUSICIEN, *se levant avec enthousiasme.*

A moi, tout mon orchestre.
Ferme, instruments à vent, peignez les aquilons ;
Sifflez, soufflez, tonnez.

(*Changeant de ton.*)

Qu'à la fois cent violons

Imitent, en accents plaintifs et lamentables,
Les troupeaux, entraînés ainsi que leurs étables.
Entendez-vous le son de ce haut-bois mourant ?
C'est le cri du berger que submerge un torrent.

Maître JACQUES.

Un Berger ? quel malheur !

LE MUSICIEN.

Et quelle mélodie !
Sol, si, sol, il expire.

Maître JACQUES, *bas à madame Armand.*

Est-ce une maladie ?

Mme. ARMAND, *bas à maître Jacques.*

A peu près.

Maître JACQUES.

Sans adieu ; je reviendrai ce soir :
Dites bien à monsieur que je compte le voir ;
Dès demain, avec moi, si je peux, je l'emmene.

(*Au Musicien.*)

Brave homme, votre état me fait bien de la peine.

LE MUSICIEN, *d'un ton pénétré.*

Ah ! oui, le genre humain chante son dernier air.
Tout périt.

Maître JACQUES.

Sauvons-nous.

(*Il sort précipitamment.*)

SCENE XXIII.

Mme. ARMAND, LE MUSICIEN.

Mme. ARMAND.

Vous l'effrayez, mon cher.

LE MUSICIEN.

Je m'en vante, parbleu! j'épouvante le monde.
Tout fuit, dès qu'une fois mon chant éclate et gronde.
Et voilà le talent.

Mme. ARMAND.

Ah, ah! de faire peur!

LE MUSICIEN.

Peur? non, madame, non; d'inspirer la terreur.

SCENE XXIV.

Les mêmes, Mme. MARTEL.

Mme. ARMAND.

Madame de Martel! eh! quoi? déjà rentrée!

Mme. MARTEL.

Eh oui, madame Armand, je viens... je suis outrée.

Mme. ARMAND.

Comment donc?

Mme. MARTEL.

Votre maître, en qui seul j'espérais,

A négligé, trahi mes plus chers intérêts ;
J'en ai la preuve.

Mme. ARMAND.

O ciel ! c'est incompréhensible ;

Mme. MARTEL.

Vous le savez, voyant qu'il m'était impossible
De l'emmener tantôt, il fallut bien sans lui
Partir, et seule aller chez mon juge.

Mme. ARMAND.

Hélas ! oui.

Mme. MARTEL.

J'arrive ; il commençait à se lasser d'attendre.
Avec bonté, pourtant, il a daigné m'entendre ;
Mais j'ai bientôt appris... quelle nouvelle, ô ciel !
Eh ! oui, j'ai reconnu qu'un titre essentiel
N'a pas par votre maître été remis au juge.

LE MUSICIEN.

Vous verrez qu'à la place, il livra mon *Déluge*.

Mme. MARTEL.

Enfin, mon rapporteur court à son tribunal,
Pour y porter sans doute, un arrêt trop fatal ;
Et moi....

LE MUSICIEN.

Mon œil, parmi tous ces papiers frivoles,
Cherche notes, musique et ne voit que paroles,

(*Il lit.*)

« Papiers très-importants pour madame Martel,
« Et qu'il faudra remettre au rapporteur.... »

Mme. MARTEL.

O Ciel !

Les voilà, ces papiers....

LE MUSICIEN.

Oui, découverte unique !
Eh ! madame, prenez ; ce n'est pas ma musique.

Mme. ARMAND.

Eh ! monsieur, laissez donc ; car c'en est trop enfin...
Votre musique ! allons, venez demain matin....

LE MUSICIEN.

Demain ! c'est aujourd'hui que je vous la demande :
On attend mon *Déluge.*

Mme. ARMAND.

Eh ! bon dieu ! qu'on attende.

LE MUSICIEN.

(*Il met la main sur son front.*)

Barbare ! heureusement que j'ai là tout mes chœurs ;
J'imite, avec ma voix, l'orchestre et les acteurs ;
Terrible effet ! moi-même en vérité, j'en tremble.
Adieu ; je vais rêver à mon morceau d'ensemble.

(*Il sort en chantant.*)

SCENE XXV.

Mme. MARTEL. Mme. ARMAND,

Mme. ARMAND.

Mais ce musicien a l'esprit à l'envers.

Mme. MARTEL.

Que m'importent à moi, de si légers travers ?
Il ne fait tort qu'à lui par ces traits de folie :
Mais que, jusqu'à ce point, votre maître m'oublie !
Ah !...

Mme. ARMAND.

Puisque vous trouvez ces papiers, par hasard,
Faites-en donc usage.

Mme. MARTEL.

Hélas ! il est trop tard,
Mon sort, en ce moment est décidé peut-être.

Mme. ARMAND.

O ciel ! est-il possible ? Enfin, voici mon maître.

SCENE XXVI.

M. POLYMAQUE, Mme. MARTEL.

(M. Polymaque fait signe à madame Armand de sortir, et elle sort.)

M. POLYMAQUE.

Ah ! madame ! c'est vous ! j'ai donc eu le malheur
De ne plus vous trouver chez votre rapporteur !
J'ai manqué d'un moment le rapporteur lui-même.
Vous accusez, je vois, ma négligence extrême,
Je m'en accuse aussi ; mais depuis cet instant,
Je vous cherche partout.

Mme. MARTEL.

Et moi, je vous attend,
Pour vous remercier : en deux mots je m'explique :
Je possédais un titre essentiel, unique ;
Je vous le confiai ; vous promites, monsieur,
De l'aller, sur-le-champ, remettre au rapporteur ;
Vous ne l'avez pas fait ; car ici je le trouve.

M. POLYMAQUE.

Ah ! dieu !

Mme. MARTEL.

Pour mon malheur, ainsi je vous éprouve
J'excusais des oublis et des distractions,
Et je me reposais sur vos intentions ;
Ainsi, toujours à vous je me suis confiée,
Et sans ressource enfin, je suis sacrifiée,
Trop imprudente hélas ! je crus à l'amitié ;
Voilà ma récompense.

M. POLYMAQUE.

O ciel ! ah ! par pitié !...
Madame !... s'il vous reste encore un peu d'estime,
Du moins, daignez souscrire au motif qui m'anime :
Je suis riche moi-même, et j'avais un dessein...
Je m'explique en tremblant ; si l'offre de ma main?..

Mme. MARTEL.

Votre offre est généreuse, et mon cœur l'apprécie :
Sans pouvoir l'accepter, je vous en remercie.

M. POLYMAQUE.

Ah ! c'est trop m'accabler.

Mme. MARTEL.

Je vois votre douleur,
Et puis vous pardonner d'avoir fait mon malheur.

M. POLYMAQUE.

Ainsi de vos revers, je me verrai la cause !
Par moi vous succombez dans la plus juste cause !
Vous perdez un procès !...

SCENE XXVII.

LES MÊMES, LINVAL.

LINVAL.

Non, il n'est pas perdu;
Car il n'est point jugé.

Mme. MARTEL.

L'ai-je bien entendu?
Mais il va bientôt l'être, et j'en suis trop certaine.

LINVAL.

Non, je viens tout exprès, pour vous tirer de peine:
On ne jugera pas ce malheureux procès
Sitôt que vous croyiez, et peut-être jamais.

Mme. MARTEL.

Se peut-il?

LINVAL.

Je l'apprends, et de Belfond lui-même.
Il n'était pas chez lui, mais mon bonheur extrême,
Me l'a fait rencontrer, avec son avocat,
Au tribunal; le pas était fort délicat.
J'aborde franchement votre honnête adversaire,
Et je m'annonce à lui comme un ami sincère
De madame Martel; pardon, je l'avouerai,
Mon accent annonçait un homme pénétré.
Quoi de plus naturel?... j'ai su toucher son âme;
Il est presque honteux de combattre une femme
Sensible, aimable, enfin, de plaider contre vous.
Moi, le voyant si bon, j'en devenais plus doux.
Il s'en rapporte enfin, en changeant de système,
A votre rapporteur, ou plutôt à vous-même.

Mme. MARTEL.

Mme. MARTEL.

Combien je suis sensible à ce trait généreux !

LINVAL.

J'ai fait bien peu de chose, et je suis trop heureux.

M. POLYMAQUE, *à Linval.*

J'ai perdu jusqu'au droit de vous porter envie,

LINVAL, *à Polymaque.*

La gloire était à vous, et je vous l'ai ravie.

M. POLYMAQUE.

Je ne me plaindrai point; j'ai mérité mon sort;
Mais, sans même essayer de pallier mon tort,
Quel est l'homme, ici bas, que son penchant n'abuse.

LINVAL.

Votre bon cœur toujours vous servira d'excuse,
(*A madame Martel.*)
Mais d'autres soins ailleurs, vous appellent d'abord,
Daignez me permettre....

Mme. MARTEL.

Oui, de m'obliger encor,
Vous finirez, je vois, par me rendre insolvable.

LINVAL.

Si vous croyez ici, m'être un peu redevable,
Un seul mot vous pourrait acquitter.

M. POLYMAQUE.

Je le croi,
Et peut-être ce jour n'est pas perdu pour moi.

SCENE XXVIII.

LES MÊMES, Mme. ARMAND,

Mme. ARMAND.

Ah ! monsieur !...

M. POLYMAQUE.

Eh ! bien, qu'est-ce ?

Mme. ARMAND.

Une triste aventure :
Ce digne desservant, il n'aura point sa Cure ;
Il prétend qu'il l'aurait, depuis trois mois au moins,
S'il avait de tout autre accepté les bons soins.
Pauvre homme ! il fait pitié !

M. POLYMAQUE.

Voulez-vous bien vous taire ?
Que je puisse, une fois, terminer une affaire.

SCENE XXIX.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur, c'est de la part de Bonnin et Fremont :
Bien des remerciments que tous les deux vous font.
Un troisième a la place.

M. POLYMAQUE.

Oui ! nouvelle importante !

SCENE XXXme. et dernière.

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Madame Rosalie est assez mécontente
Des couplets oubliés.

M. POLYMAQUE.

Combien je fais d'ingrats !
(*A madame Martel et à Linval.*)
Mais vous, mes chers amis, vous ne le serez pas.
Je prétends vous servir tous deux en quelque chose.
(*A madame Martel.*)
Je n'ai pu vous aider à gagner votre cause ;
(*A Linval.*)
Je n'ai pas su vous faire avoir un régiment,
Pour me dédommager, je veux en ce moment,
Par un bon mariage...

LINVAL, *gaîment.*

Ah ! pour dernier service,
Ne vous en mêlez point, afin qu'il réussisse.

M. POLYMAQUE.

Allons... je vais changer de marche à l'avenir ;
Oui, je commençais tout, je saurai tout finir.

Mme. ARMAND.

Chimère que cela, mon cher maître au contraire,
Ne fera jamais rien, parce qu'IL VEUT TOUT FAIRE.

FIN.

BIBLIOTECA UCC... PALI...
REGISTRATO
72126